

violoncelle, des nids de cormoran, des repères pour mouettes, indiquant des entrées, des parcours, mais ne disant rien des volumes intérieurs, de la caverne du théâtre.

C'est au demeurant une caverne claire où la lumière de Lorient entre à flots, brisée par les singularités de l'architecture et réorientée comme

ce qui est de l'etanchete.

Ce sont là des hors-d'œuvre. En entrant dans la salle, on découvre un univers assagi, strictement symétrique, comme une vague figée face à la scène. Tout se joue sur les côtés : « *Je n'ai eu de cesse de donner aux flancs de la salle du relief. De faire de leur plan un espace, de le*

Gaudin parle et écrit comme il dessine et construit. Il fut un temps où sa parole profuse enveloppait volontiers le monde et son architecture. Aujourd'hui, les mots sont nettement et justement placés, comme son Grand Théâtre à Lorient.

Frédéric Edelmann

Eric Vigner, directeur du CDDDB

« Un acte poétique et politique fort »

ÉRIC VIGNER, 43 ans, dirige le Centre dramatique de Bretagne (CDDDB), installé dans un ancien cinéma du quartier de Merville à Lorient, depuis 1995. C'est lui, avec sa petite équipe de dix personnes, qui va assurer la programmation théâtrale de la nouvelle salle de spectacles polyvalente, à partir d'octobre. Le théâtre représentera un tiers de la programmation, le reste étant assuré par des concerts, des opéras, de la danse... Une forme nouvelle de collaboration entre l'Etat et une ville : le CDDDB, devenu Centre dramatique national en janvier 2002, donc dépendant principalement de l'Etat, met à la disposition de la salle municipale ses forces créatives, et la ville met à disposition son espace de création. Retour sur un parcours qui a fait de Lorient un des pôles importants de la création théâtrale en France, avec un directeur-créateur pour qui engagement politique et engagement poétique sont indissolublement liés.

Quel est le chemin qui vous a mené à Lorient, en 1995 ?

Je suis breton, je suis né à Rennes et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de 23 ans. Puis je me suis éloigné de la Bretagne, pour voir un peu le monde, et parce qu'à l'époque il était impossible d'y faire du théâtre tel que je voulais en faire. Alors quand, en 1995, le ministère m'a proposé la direction d'un Centre dramatique, le choix de Lorient, pour moi, a été une évidence. Je trouvais bien de redonner quelque chose de cette expérience que j'étais allé chercher ailleurs. Et puis Lorient, à l'époque, était un peu une *Terra incognita* : tout était à inventer, c'était passionnant.

En quoi Lorient vous attirait-elle ?

Son histoire et sa culture très particulière m'intéressent énormément.

Lorient est une ville fondée par arrêté royal, il y a trois siècles, pour y implanter la Compagnie des Indes. Il y a donc, au départ, cette histoire prestigieuse, ce regard vers l'ailleurs qui imprègnent l'inconscient collectif de la ville. Et puis cette culture a été balayée : la ville a été détruite à plus de 80 % pendant la seconde guerre mondiale.

Lorient, alors, a changé d'identité. Elle est devenue une ville ouvrière, prolétaire, une nouvelle couche de mémoire est venue se superposer à la culture du commerce et de l'ailleurs. Quand je suis arrivé ici, j'ai eu l'impression, très forte, que cette ville avait besoin de revisiter son histoire pour pouvoir s'inventer un avenir, et que le théâtre, modestement, pouvait jouer un rôle dans la redécouverte et la recomposition de cette identité.

Quelle politique avez-vous mise en place pour amener les Lorientais jusqu'à un théâtre d'art exigeant ?

Je voulais dès le départ faire de la création contemporaine et créer une pépinière : inviter de jeunes artistes à venir travailler en lien direct avec la population. Lorient est capable d'absorber une aventure de cette nature, justement parce que c'est une ville ouvrière, sans a priori : la culture n'y est pas un divertissement bourgeois, il y a une vraie curiosité pour l'inconnu.

Nous avons aussi mis en place une politique de formation et d'éducation artistiques, en associant des collectivités avec des artistes, par le biais de stages, d'ateliers, de rencontres. Et nous avons fait en sorte que le théâtre soit un lieu d'accueil, avec une grande salle où tout le monde peut venir boire un verre, lire, rêver, discuter. Tout cela nous a permis, sans

céder un pouce sur l'exigence artistique, de montrer les premières mises en scène d'Irina Dalle, d'Arthur Nauzyciel, de Jean-Yves Ruf, de Daniel Jeanneteau... Et, petit à petit, le public s'est formé, je crois.

Comment allez-vous organiser le partage entre la programmation dans la grande salle municipale et votre petite salle du CDDDB ?

La nouvelle salle va nous permettre de proposer des spectacles de grande forme ; nous en programmions cinq pour la saison 2003-2004, dont trois créations, *Titus Andronicus* de Shakespeare par Lukas Hemleb, un montage de pièces de Feydeau par Jean-Michel Rabeux et *Où boivent les vaches*, de Roland Dubillard, avec lequel j'ouvrirai la saison. Nous reprendrons aussi *Savannah Bay* de Duras. Au CDDDB, nous continuerons notre travail habituel de défrichage et de découverte...

Pourquoi Dubillard ?

D'abord parce que c'est un immense poète, vivant - 80 ans -, trop méconnu. Il a inventé un monde qui est probablement celui du XXI^e siècle, un monde de la fin de la croyance en la raison. *Où boivent les vaches* est une pièce mystérieuse, une sorte de mélange entre les Marx Brothers, Henri Michaux et Jean Baudrillard. Je trouve que Dubillard va bien à l'outil magnifique conçu par Henri Gaudin. C'est aussi, pour moi, un acte poétique et politique fort que de lancer un nouveau théâtre avec une pièce qui parle des rapports entre les artistes et le pouvoir... Et puis c'est avec Dubillard que j'ai débuté, en 1991, en mettant en scène *La Maison d'os* dans une usine d'Issy-les-Moulineaux...

Propos recueillis par Fabienne Darge

CULTURE
ARCHITECTURE

Le bâtiment lumineux et caréné de blanc dessiné par Henri Gaudin a ouvert ses portes le 9 avril. Ses 1 040 places confortent le rôle du Centre dramatique de Bretagne comme pôle majeur de création

Lorient retrouve un théâtre à sa mesure

LORIENT

de notre envoyé spécial

Le Grand Théâtre de Lorient (Morbihan), dessiné par l'architecte Henri Gaudin et inauguré le 31 mars, a ouvert ses portes au public mercredi 9 avril avec un opéra-bouffe italien de Domenico Cimarosa. Le bâtiment d'Henri Gaudin remplace l'ancien théâtre à l'italienne, détruit lors d'un bombardement allié le 15 janvier 1943. Commencés en mai 2001, les travaux, financés par l'Union européenne, l'Etat, le conseil général, le département et la Ville de Lorient, ont coûté près de 22 millions d'euros.

Depuis quelques années, les jeunes architectes font l'objet, de la part des pouvoirs publics, d'une attention proportionnelle à l'absence de commande. Les générations talentueuses des vingt dernières années s'en trouvent d'autant plus pénalisées que le chemin est souvent long entre les premières commandes et la pleine maîtrise du métier, de l'écriture, ou du style, ou de l'imaginaire architectonique. Plus on construit, et plus le métier s'affirme. Le style et le talent aussi. Mais pas toujours, certains caciqués préférant la posture au style,

d'autres s'évaporant dans des agences où le métier et les affaires finissent par prévaloir sur la sensibilité.

Il est à cet égard essentiel de suivre sur la durée le travail de caciques français comme Jean Nouvel, Christian de Portzamparc, Patrick Berger, Antoine Stinco, Pierre-Louis Faloci, Yves Lyon ou Henri Gaudin. Chez eux, la maîtrise des échelles, des contextes, des matériaux, des techniques s'est superposée, sans la brider, à la spontanéité des idées. Et la dimension urbaine ou simplement spatiale semble relever de l'inné là où de moins expérimentés risquent de tabler sur la gesticulation ou, par une juste inquiétude, sur la disparition.

SE FAIRE VOIR ET S'INTÉGRER

Les lieux publics et de représentation, comme les tribunaux, les opéras, les théâtres, cumulent les difficultés : être repérables et s'intégrer dans les cités qu'ils sont censés servir. Paul Andreu, à Pékin, a choisi de faire table rase autour d'un édifice ovoïde qu'il pense ainsi magnifier. Nouvel, pour son Centre des congrès à Lucerne, et Portzamparc, pour la salle de concert de Luxembourg, ont fait l'inverse, l'un avec la splendeur d'un site somptueuse-

ment servi, l'autre avec la déshérence qui caractérise les édifices du plateau choisi pour les institutions européennes.

La ville de Lorient avait été presque réduite à néant, hormis l'inévitable base sous-marine de Kero-man, lors des bombardements alliés précédant la Libération (voir sur le site www.lorient.com/l'exposition-en-ligne « Lorient 1943, chronique d'une destruction annoncée »).

Reconstruite avec les moyens du bord, qui ne furent ni ceux du rêve architectural éclectique de Royan, ni la maîtrise d'un Perret au Havre, ni le volontarisme urbain de Brest, Lorient retrouva cependant l'essentiel de son tracé urbain. Le bassin à flot qui en formait le cœur fut pour l'essentiel comblé, mais seul un mauvais Palais des congrès y fut construit. Autour, les efforts architecturaux devaient rester peu lisibles, et peu visibles jusqu'à la construction, en 1959, de trois barres en centre-ville, relookées de façon touchante par Roland Castro à partir de 1991.

Il aura résulté de tout cela une cité au charme étrange, dont les habitants accueillent avec une belle joie le théâtre que leur a dessiné Henri Gaudin sur la place esthétiquement

servi, l'autre avec la déshérence qui caractérise les édifices du plateau choisi pour les institutions européennes. L'architecte, lauréat du concours en 1999, fit sien ce site, sans chercher ni compromis ni confrontation. Mais comment poser justement, en fond de place, sur un terrain si vague qu'on ne pouvait lui soupçonner la moindre vocation, ce théâtre de plus de 1 000 places doté de tous les ingrédients d'une machinerie à vocation nationale ?

« La masse volumétrique, complexe et isolée du Grand Théâtre, explique le maître d'œuvre, offre ainsi son corps construit à l'environnement. Un don qui est sa manière de le rassembler et de s'y intégrer par associations, rejets et contrastes, pour rechercher l'harmonie. » Selon la méthode qu'il utilise avec une maîtrise croissante dans ces espaces solitaires, Gaudin dessine une architecture dont les lignes sont difficiles à saisir d'emblée, mais qui pourtant forme un ensemble homogène et, bonheur inévitable pour cet amoureux des mers, fortement caréné.

UNE CAVERNE CLAIRE

Les courbes du bâtiment ramènent imperturbablement et mathématiquement aux droites, dessinant des écailles, des outes de violoncelle, des nids de comoran, des repères pour mouettes, indiquant des entrées, des parcours, mais ne disant rien des volumes intérieurs, de la caverne du théâtre.

C'est au demeurant une caverne claire où la lumière de Lorient entre à flots, brisée par les singularités de l'architecture et réorientée comme



Henri Gaudin dessine une architecture homogène, harmonieuse.

pour dessiner une seconde architecture. On a bien évidemment vu cela chez Aalto, Le Corbusier, Siza, plus récemment chez Gehry, mais là encore, là toujours, parce qu'il y a en amont la connaissance des formes et des matériaux. Les matériaux de Gaudin, au dehors comme dans les espaces qui précèdent la salle, passent pour simples : la pierre et un enduit blanc, sans peinture, qui, comme la pierre, se nourrit des caprices du ciel et du soleil. A quoi l'on ajoute le verre et le zinc pour ce qui est de l'étanchéité.

Ce sont là des hors-d'œuvre. Entrant dans la salle, on découvre un univers assagi, strictement symétrique, comme une vague figée face à la scène. Tout se joue sur les côtés : « Je n'ai eu de cesse de donner aux flancs de la salle du relief. De faire de leur plan un espace, de le

creuser, d'éviter de faire de cette salle une caisse noire enfermant des rangées de gradins. Une salle n'est pas seulement un volume étanche. L'acoustique impose qu'elle soit sculptée, bref, qu'elle soit aussi une architecture pulse des dispositifs techniques eux-mêmes invitent à modeler leur forme. La satisfaction de l'oreille n'est pas étrangère à celle de l'œil. Ainsi les accès des spectateurs glissent le long des parois, les creusent, les repoussent ou les font surgir selon des lignes qui suivent les gradins. »

Gaudin parle et écrit comme il dessine et construit. Il fut un temps où sa parole profluait enveloppait volontiers le monde et son architecture. Aujourd'hui, les mots sont nettement et justement placés, comme son Grand Théâtre à Lorient.

Frédéric Edelmann

GREG KINNEAR

WILLEM DAFOE